

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

BUREAU  
A LA  
CONSERVATION DES AFFICHES  
Rue de la Préfecture, 3  
LYON  
Ecrire franco.

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT  
POUR LYON

Six mois . . . . . 6 f. » c.  
Trois mois . . . . . 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

## REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 2 novembre 1861.

### GRAND-THÉÂTRE.

L'opéra. — M. Beauvalet. — Bénéfice de M. Cherblanc. —  
Bénéfice de Mme Lamy.

Tout se mêle et se confond : l'opéra n'est plus seulement au Grand-Théâtre, il élit parfois domicile aux Célestins, et c'est même dans cette jolie bonbonnière, selon l'expression de l'illustre Jérôme, qu'a eu lieu la première représentation de *Maitre Pathelin*. — Ismaël, l'an dernier, avait créé le rôle de l'avocat normand avec un rare bonheur de sentiment comique et d'intelligente gaité. Le public en avait conservé un vif souvenir et la tâche devenait ainsi plus difficile pour son successeur ; heureusement, M. Melchisedec est un peu de la race de don Gusman, et les obstacles, loin de l'intimider, ne font que surexciter son désir de bien faire. Le public des Célestins lui a montré par ses bravos que les flons-flons du vaudeville et les émotions du drame ne l'absorbent pas tout entier, et qu'il savait garder une profonde estime pour les artistes qui, comme M. Melchisedec, ne se contentent pas de savoir chanter, mais donnent à leur rôle le cachet et le style

que l'auteur du poème a voulu lui donner. Les suffrages des habitués du Grand-Théâtre ont plus tard ratifié le succès de notre baryton.

*Faust*, malgré une indisposition légère de M. Achard, *le Prophète* et *le Trouvère*, voilà les grands opéras qui ont défrayé la semaine. — M. Castelmarty, dans *Faust*, a pris le rôle créé l'an dernier par M. Ismaël, et M<sup>me</sup> Barbot succède à M<sup>lle</sup> de Maësen. L'opéra de M. Gounod, monté un peu rapidement l'an dernier, n'en avait pas moins obtenu un grand succès. La reprise en est heureuse. M. Castelmarty y a révélé, plus encore qu'il ne l'avait fait jusqu'ici, des qualités sérieuses qui ne demandent que le temps et un travail assidu pour porter tous leurs fruits. Quant à M<sup>me</sup> Barbot, nous avons dit si souvent notre admiration pour elle que l'éloge devient difficile.

*Le Trouvère* continue à être pour MM. Wicart et Melchisedec, et M<sup>mes</sup> Borghèse et Desterbecq, une source d'applaudissements légitimes et sincères.

Parmi les grands opéras, c'est surtout *le Prophète* qui paraît avoir les faveurs de la foule ; il n'est pas de représentation où M. Wicart ne soit à plusieurs reprises rappelé. On serait tenté de croire que, mieux qu'aucune autre, cette musi-

que de Meyerbeer convient à sa voix. C'est franc, plein, sonore ; la note n'est pas escamotée, et le spectateur qui vient pour entendre chanter, n'a certes pas le droit de se plaindre. Le rôle de Jean de Leyde doit avoir été profondément étudié par M. Wicart, et les bravos dont on l'accueille ne sont qu'une bien juste récompense. Il est vrai de dire qu'un artiste ne saurait, à moins d'impossibilité, se montrer faible à côté de M<sup>me</sup> Borghèse, qui traduit d'une manière si éloquente et si passionnée le rôle de Fidès. Depuis quelques années, nous étions à Lyon à peu près privés de contralto, et nous devons remercier M<sup>me</sup> Borghèse de sa présence. Cette artiste est devenue en quelques jours la favorite du public, et nous ne croyons pas qu'à l'exception de M<sup>me</sup> Viardot et de M<sup>me</sup> Tedesco, on ait mieux interprété qu'elle le personnage de la mère du prophète.

L'opéra comique a été quelque peu relégué au second plan, et nous n'en parlerions pas si *la Dame Blanche* n'avait permis à M. Barbot, grâce à l'indisposition de son chef de file, de reprendre et non sans succès le rôle de Georges, dans lequel nous le connaissions déjà. Il y a bien aussi *le Farfadet* qui nous fournit l'occasion d'adresser un mot d'éloge et d'encouragement à

## FEUILLETON.

# LOUISA

HISTOIRE D'UN ROMAN.

III.

( Suite. — Voir le dernier numéro. )

Louisa se plaisait, par certains regards, à faire épanouir sous ses yeux ce cœur tendre, pur et intrépide, et à le plonger, par d'autres regards, dans une tristesse désespérée.

Elle s'appuyait tendrement sur son bras, en lui parlant de son amour pour un autre. Surpris dans la candeur de son adoration, dans le désintéressement de son culte, et puisant dans sa profonde probité la force de ne rien espérer au-delà d'un sourire, Charles se rendait bien compte qu'il

y avait autre chose que de la charité dans le soin infatigable qu'il mettait à consoler Louisa.

Un soir, ils eurent à traverser un petit lac formé par l'eau des pluies, Charles la prit dans ses bras pour la porter à terre. Quand ils en furent sortis, elle resta une minute suspendue à son cou avec une sorte de frénésie.

— Alors, dit Charles, je l'étreignis contre mon cœur, et je lui dis avec désespoir : M'aimes-tu ?

Et au milieu d'un baiser dont j'ai failli mourir, elle me répondit : Non !

..... Pourquoi alors cette ivresse, cet abandon, ce délire qui eut toutes les étoiles du ciel et toutes les herbes des champs pour témoins !

Il se fit bientôt un nouveau revirement dans les dispositions de Louisa. Ses terreurs qu'elle avait noyées dans le courant rapide et troublé de sa nouvelle aventure, revinrent l'assiéger en foule. Charles en souffrait sans pouvoir la calmer ; et quand tombaient les ombres de la nuit au mil-

lieu de leurs entretiens, qu'une feuille vint à frissonner moins confusément que les autres, ou qu'un lièvre effaré, bondissant d'un champ voisin, traversât tout-à-coup le chemin, elle tremblait, ses dents s'entrechoquaient, elle quittait le bras de Charles et fuyait loin de lui.

Depuis une dizaine de jours, comme ils avaient cru voir qu'on les épiait, ils avaient changé leur promenade et se rendaient de préférence à un point très-écarté de toute habitation et à une demi-lieue environ du port. Un soir, à leur sortie du village, une vieille mendicante, qui les vit se diriger de ce côté, leur dit : « N'allez point par là, jeunes gens, les chemins sont très-mauvais ; il a plu toute la nuit d'hier. » Ils lui firent l'aumône, mais ne suivirent pas son conseil ; Louisa s'y fut peut-être rendue, mais Charles insista. Au bout d'une vingtaine de minutes, la jeune femme, que la fatigue, le mauvais chemin ou toute autre cause avait rendue maussade, reprocha aigre

M<sup>lle</sup> Maria Vernet, ainsi qu'à MM. Metzler, Trillet, Feret et M<sup>lle</sup> Villème.

Il y a bien longtemps déjà qu'a eu lieu le bénéfice de M. Cherblanc, et le drame de *la Petite Pologne*, qui en fut le principal événement, n'a pas eu un de ces succès retentissants qui empêchent une pièce de tomber dans l'oubli. A quoi bon alors un compte-rendu? Voyez ce qui est arrivé à mon cher confrère de *l'Argus*; le drame joué, il veut en faire l'analyse et la sert à ses lecteurs sous le nom de *la Fille des Chiffonniers*. Je ne parlerai donc de *la Petite Pologne* que pour dire avec quelle vérité d'allure et de physionomie M. Chambéry a composé le double rôle de Pierre et de Jacques Reynaud: geste aviné, voix de rogomme, regard de forçat, au premier acte; M. Chambéry, dans les actes suivants, joue un personnage bon ouvrier, moitié sentimental et moitié comique, et sait être l'un et l'autre dans d'intelligentes proportions.

Le héros de la pièce est un peintre du nom de Lucien Gérard, dont les premiers actes appartiennent à la juridiction de la cour d'assises, mais qui rachète son crime par tant de repentir, qu'un procureur impérial aurait mauvaise grâce de venir le taquiner pour cette peccadille. M. Saliné joue ce rôle avec cette chaleur et cette verve endiablée qu'on lui connaît; de là des bravos, ritournelle sonore dont les comédiens ne se lassent jamais. Nous avons retrouvé dans *la Petite Pologne* la grâce décente et le charme exquis de M<sup>me</sup> D'Herblay, et comme gaité M<sup>lle</sup> Jouve, notre meilleure soubrette, vive du geste et de l'œil, pétillante d'esprit et d'entrain, en un mot, une soubrette comme il nous en fallait une pour oublier sa devancière.

C'est mardi dernier qu'a eu lieu le bénéfice de

ment à Charles son obstination à venir de ce côté. Il lui répondit sur le même ton. Cela prit les proportions d'une querelle. Elle lui dit: « J'irai seule. » Et, en effet, elle s'éloigna de quelques pas en avant de Charles, qui, obéissant à une secrète et irrésistible impulsion, lui cria: « Au nom du ciel! je vous en conjure, pardonnez-moi, j'ai tort! »

Elle lui adressa, en se retournant, une moue angélique et le plus ravissant sourire.... Soudain un coup de feu retentit, elle tomba aux pieds de Charles, sans avoir dit un mot. Elle tomba en souriant; son front blême et ensanglanté, éclairé d'un reflet de la lune, était tourné vers le ciel.

Charles, foudroyé, incapable de faire un pas, la contemplait étendue, d'un œil éteint.

Deux hommes masqués s'élançèrent d'entre les dunes, vinrent près du cadavre, et le plus grand des deux dit à l'autre:

— Elle est morte.

M<sup>me</sup> Lamy; hâtons-nous de le dire, cette soirée a été une fête artistique dans le sens le plus vrai du mot. Assemblée nombreuse et surtout bien choisie, gens aimant le beau, raffinant sur l'élégance, heureux d'un mot lancé avec finesse, d'une intention délicatement soulignée, tous ceux qui sont épris de l'art de bien dire les choses finement pensées, qui aiment la recherche et ne craignent pas cette exquise mignardise, cette gaze légère sous laquelle Déjazet, dans son bon temps, voilait les petites nudités et les afféteries croustillantes de son rôle; tous ceux-là, en un mot, qui sont heureux de rencontrer en tout et partout l'esprit et savent le comprendre, s'étaient donné rendez-vous à cette représentation. — M<sup>me</sup> Lamy, on le dirait, a pris à tâche de justifier le titre de son emploi. Après *Gentil-Bernard*, elle nous donne *Vert-Vert*. Sûre d'elle-même et de son talent, elle se mesure sans crainte avec cette Frétilion qui, pendant trente ans et plus, a enchaîné les spectateurs de tous les théâtres de France dans les liens d'une admiration enthousiaste. Longtemps elle a été sans rivale, Déjazet; il était réservé à M<sup>me</sup> Lamy de lui succéder. Ah! si M<sup>me</sup> Lamy brillait à Paris, comme les auteurs de *Gentil-Bernard* et des *Armes de Richelieu* s'empresseraient de travailler pour elle! Ce que je trouve remarquable surtout dans l'artiste dont je m'occupe, c'est de ne pas chercher le succès dans une imitation servile du geste, des allures et de la voix légèrement nasillard de Déjazet. Elle reste elle-même et triomphe par ses propres forces; elle commande au succès, elle l'obtient par sa jeunesse ardente et fière, son geste dégagé et spirituel, par cette voix naïve et si délicieusement timbrée avec laquelle elle chante la romance du premier acte

Puis se tournant vers Charles:

— Allez-vous-en, vous n'avez rien à faire ici.

— Misérable! assassin! dit Charles presque à voix basse, fermant les yeux et murmurant d'une voix rauque des mots sans suite: Louisa, au nom du ciel, pardonne-moi... j'ai tort.

— Allez-vous-en! répéta l'autre durement... nous avons à travailler ici... et remerciez-moi, en partant, de ne pas vous avoir expédié aussi, comme j'en avais le droit, en vous prenant tous deux au nid. Mais pourquoi?... vous êtes si jeune... et peut-être vous ne saviez pas.... Et puis, je n'en voulais qu'à elle. Je suis le mari de cette femme! vous m'entendez... Oh! elle vous aura parlé du monstre, j'en suis sûr... Elle m'a trompé, je la tue.... Bonsoir.... Allez-vous-en!

— Viens-tu, Louisa, disait Charles... Viens, mon pauvre ange, je t'aime tant! je te promets de ne plus me fâcher de tes petits caprices!

Il porta la main à son front que baignait une

de *Vert-Vert* et le duo du second. — On ne peut séparer M<sup>me</sup> Lamy de son mari, et ce dernier a trouvé dans le rôle de Jobin, de *Vert-Vert*, son succès le plus franc et le plus complet qu'il ait pu rencontrer depuis longtemps. M. Lamy se distingue par une rondeur exceptionnelle; aussi est-il à l'aise dans *Vert-Vert*, et ses moindres paroles, dans ce rôle de jardinier naïf et goguenard, sont-elles accueillies par des rires et des bravos.

Ce qui montre mieux que tout le reste que le nom de M<sup>me</sup> Lamy était le principal attrait de son bénéfice, c'est qu'à l'exception de *l'Argent fait peur*, le reste du spectacle se composait de pièces connues depuis longtemps.

*Les Fées de Paris*, reprise à cette occasion, est une des meilleures pièces du répertoire de Bayard, du temps où l'on écrivait pour dire quelque chose, et où chaque vaudeville supposait une idée. De pareilles reprises équivalent à une première représentation, et MM. Reynald, D'Herblay, Seiglet, Lebrun, ainsi que M<sup>mes</sup> Derieux, Touache, Vernet, Saliné, Michon, seront de mon avis et reconnaîtront que le public ne leur ménage pas les applaudissements.

Ambitieuse par son titre, mais modeste par son intrigue, *l'Argent fait peur* n'a pas pour but de prouver que la richesse crée des ennuis à son possesseur; cette pièce se borne à raconter les infortunes d'un millionnaire timoré qui croit voir partout des envieux de son or jusqu'au moment où il reconnaît n'être entouré que d'honnêtes gens et d'amis dévoués. Des compliments sincères à MM. Dutasta, Seiglet, Lurcau, M<sup>me</sup> Jouve et Defreysolle qui ont prêté leur talent à l'interprétation de cette œuvre.

Ceux qui ont visité Paris connaissaient seuls

sueur glacée, regarda fixement autour de lui, poussa un cri terrible, et tomba sur le corps insensible de son amie.

Les meurtriers, après avoir enseveli dans le sable le cadavre de leur victime, et pris connaissance de l'identité de Charles, qui gisait toujours inanimé sur le sol, vinrent le déposer au milieu de la nuit sur le seuil de l'hôtel de Nuremberg. L'air vif le rappela bientôt à la vie, mais non pas à lui-même; c'était un tout autre homme. On ne l'entendit plus parler depuis ce temps, ses yeux cherchent toujours quelque chose et son cœur n'est jamais en repos. Il alla se mettre au lit à peu près comme si rien ne fût arrivé; seulement, il ne dormit pas et le murmure des vagues l'irritait. Le lendemain, une grande torpeur l'avait saisi, il ne reconnut plus aucune des personnes de l'hôtel

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

M. BEAUVALET. L'éminent tragédien sociétaire de la Comédie-Française et professeur au Conservatoire de déclamation, a bien consenti à venir donner quelques représentations à Lyon. *Les Enfants d'Edouard* et *Don Juan* ont été les pièces par lesquelles s'est révélé à notre public un artiste qui jusqu'ici ne s'est pas prodigué en province.

L'espace nous manque pour apprécier comme il le faudrait le talent de M. Beauvalet. — Tandis qu'à Paris le romantisme a presque fait son temps, et que l'on en revient insensiblement, en fait de littérature, à ce qui sera toujours le vrai et le beau, c'est-à-dire aux chefs-d'œuvre classiques, le mot de tragédie a pour nous, en province, la même valeur qu'il avait à Paris en 1850. Ce sera un honneur pour M. Beauvalet de nous avoir dégagé de l'ornière où nous barbotions. Nous aurions désiré voir *Othello* ou *Charles VII*, mais c'est partie remise à l'an prochain. Contentons-nous, en attendant, d'avoir vu de quelle façon remarquable M. Beauvalet compose le personnage odieux de Gloucester et quel caractère de grandeur et de majesté souveraine il donne à la physionomie de Charles-Quint, et comment, sous les traits de l'humble frère Arsène, perce la figure de l'empereur déchu.

CH. MAURIS.

## CERCLE MUSICAL.

La bonbonnière du quai Saint-Antoine est actuellement habitée sinon par Lucifer en personne, du moins par son premier ministre, qui a nom Conus, nom qui brille au premier rang des fastes du sortilège, et qui à Lyon a laissé d'impérissables souvenirs.

L'héritier de ce nom est arrivé dans nos murs précédé d'une brillante réputation que lui avaient faite les journaux des villes qui l'avaient possédé. Nos lecteurs ont pu lire dans les grands journaux lyonnais les récits d'aventures qui paraissaient fabuleuses et dont M. Conus était le héros. Ici c'étaient trois honnêtes sergents de ville soupçonnés de vol, là c'était un garçon de café désespéré de ne pouvoir servir la bière qu'on lui demandait. Nous ajoutons peu de foi, il est vrai, à ces histoires; mais, vendredi, devant les merveilles d'adresse exécutées par M. Conus, notre incrédulité s'est envolée. M. Conus est le digne héritier de ses pères. Les objets naissent et disparaissent dans ses mains comme par enchantement, et nous le croyons capable de toutes sortes de prodiges, excepté celui de pouvoir rendre la salle assez grande pour contenir tous

ceux qui voudront assister à ses représentations.

F. BOILY.

La soirée musicale donnée dimanche dernier au Cercle Musical par les petites aveugles de l'Institution de M<sup>lles</sup> Frachon n'avait pas réuni une société aussi nombreuse que méritait le but charitable pour lequel elle était donnée. Nous le regrettons vivement, car la tâche que M<sup>lles</sup> Frachon se sont imposée est de celles qu'on ne saurait trop encourager.

Le programme de la soirée n'en a pas moins été rempli avec la plus grande exactitude et aux applaudissements de la société d'élite qui avait répondu à l'appel fait par les petites aveugles en faveur des petits garçons atteints de la même infirmité qu'elles.

*La Quêteuse*, romance, a été dite avec beaucoup d'âme et de sentiment par l'une des élèves. Une autre a chanté le *Récit d'un Concert* de façon à provoquer l'hilarité générale.

*Font-Romeu*, chœur à trois voix, dédié à M<sup>lles</sup> Frachon par M. Lomagne, son auteur, a été exécuté avec plus de précision et d'ensemble, si c'est possible, que lors de sa première exécution dans les salons de l'hôtel de Provence, au mois de février dernier.

Enfin, pour être juste, il faudrait que nous citions tous les morceaux, puisque tous ont été vivement applaudis et méritaient de l'être par le talent avec lequel ils ont été exécutés.

F. BOILY.

## CAUSERIE PARISIENNE.

LA NOUVELLE SAISON THÉÂTRALE.

L'hiver revient à grands pas, l'hiver est revenu, adieu, campagnes, adieu prairies! nos frileuses châtelaines sont toutes rentrées au logis de ville; de toutes parts déjà, les préludes de la valse se font entendre, comme tous les ans, ouvrez-nous vos salons hospitaliers!

Mais en attendant que la dernière bougie du dernier lustre soit allumée, si nous faisons une petite excursion dans le monde théâtral! Tous nos directeurs n'ont-ils pas déjà ouvert leur érin ou sont enserrées les perles fines qui nous doivent faire passer aussi agréablement que possible la mauvaise saison?

A l'Opéra, trois chefs-d'œuvre, secouant la poussière du carton, ont ouvert la marche. *Pierre de Médicis*, avec les débuts de Faure, *Alceste*, de Gluck, avec les débuts de Pauline Viardot, et *Robert-le-Diable*, interprété par l'élite de notre

première troupe musicale. Oui, les ans et les siècles s'en vont bien loin dans le passé, mais les belles choses ne s'en vont pas.

Les Comédiens français ont gracieusement accueilli une charmante comédie de salon, jouée deux fois déjà à Compiègne et chez M. Léon Gozlan. *La Pluie et le beau Temps* est une toute naïve intrigue amoureuse doublée d'un gros conte de Croquemitaine. C'est frais et prime-sautier; félicitons sincèrement M. Edouard Thierry de ne pas s'être arrêté devant un préjugé, mais nous ne devons pas en être étonnés outre mesure, car c'est loin d'être la première fois que cet heureux directeur nous donne des preuves de bon goût.

*Le Postillon de Lonjumeau* alterne à l'Opéra comique avec *les Mousquetaires de la Reine*; aujourd'hui c'est Montaubry, demain c'est Roger et M<sup>lle</sup> Cico; n'est-ce pas dire que c'est tous les soirs succès de musique, d'acteurs et d'argent, mais qu'est-il de si étonnant à cela, et M. Beaumont ne nous a-t-il pas, toute l'année, traités en enfants gâtés?

Au Théâtre Lyrique, la reprise de *la Statue*, la rentrée de Marie Cabel, qui nous a promis de faire revivre toutes les plus sympathiques partitions d'Adolphe Adam et de Victor Massé. Les premières représentations d'un antique opéra-ballet ont ouvert la saison.

*La Statue*, œuvre magistrale, a selon nous été reprise trop tôt, alors que les dilettanti parisiens chassaient encore; aussi avons-nous vu disparaître de l'affiche cette mélodieuse partition devant la presque nullité des recettes. Il n'en était pas de même du *Bijou Perdu*, et c'était devant une salle comble que Marie Cabel lançait insouciamment au public, muet d'admiration, ses vocalises les plus pures et les plus hardies; nous lui avons entendu répéter trois fois, au bruit d'applaudissements frénétiques, l'air des Fraises, et trois fois avec le même entrain, la même verve; cela était vraiment prodigieux.

Mais le *Bijou Perdu* a déjà vécu, et au lendemain d'un immense succès, on nous annonçait les répétitions générales de *Jaguarita l'Indienne*; puis un gros rhume est venu s'attaquer à l'éminente cantatrice, et nous ne savons quand passera la reprise de cet opéra-comique.

En attendant, on a repris un opéra-ballet joué déjà à deux époques différentes, avec les débuts de Jules Lefort et de M<sup>me</sup> Lafon; je veux parler du *Neveu de Gulliver*. Jules Lefort est doué d'une voix sympathique, et chez lui toutes les intonations sont données avec le sentiment de la passion vraie, aussi n'avons-nous pas besoin de

dire que plusieurs fois dans la soirée un frémissement de douce émotion a galvanisé les spectateurs, car le chant grave et doux de l'artiste allait tout droit au cœur.

M<sup>me</sup> Lafon, la ballerine, est un sylphe assurément, elle voltige, elle paraît, elle disparaît, elle va, elle vient, sans jamais poser le pied sur les planches; que le Lyrique prenne bien garde de ne pas la retenir longtemps, car les portes de l'Opéra s'entr'ouvrent déjà, elles pourraient bien se refermer sur elle.

Non loin du Lyrique, au Théâtre Déjazet, n'entendez-vous pas de mélodieux refrains, chantés par une fraîche voix de quinze ans.

Mon vieil habit, ne nous séparons pas?

Les gueux, les gueux sont gens heureux

Qui s'aiment entre eux.

N'entendez-vous pas une forte voix qui domine toutes les autres, c'est la voix du public qui réclame *la Lisette*. C'est que les chansons de Bé-ranger sont revenues au théâtre avec Déjazet, et que chaque soir elle nous redit les refrains si doux du gai Roger Bontemps :

D'un trait méchant se montra-t-elle capable?

Avec orgueil nous répondrons : jamais!

Applaudissons, applaudissez, car c'est notre jeunesse et nos vingt ans qui nous sourient de leur plus gai sourire; applaudissons, car nos premiers amours, pour si peu de temps évoqués par la fée Déjazet, vont bien vite rentrer dans le néant pour ne plus revenir, Merci, Roger-Bontemps, merci! Gracieuse artiste, vous qui avez rendu banales toutes les formes de l'admiration, nous ne pouvons plus que vous admirer ébahis sans vous louer, si nous ne voulons retomber dans les redites. Tous nous vous aimons, comme nous aimions le chansonnier dont vous seule savez faire revivre les chansons.

MAXIME D'ANBLÉRIEUX.

## LE BONHOMME LAZARILLE.

I

Je n'imagine rien de plus joyeux, de plus indépendant que la vie d'un saltimbanque. Un saltimbanque... mais c'est le mortel le plus libre, le plus insouciant, le plus heureux. Peu de lois, pas de préjugés, jamais de chaînes! Que lui importe le monde!... Il n'en a rien reçu, il ne lui doit rien. Sans prendre la peine de le connaître, il s'en moque, et voilà tout. C'est un bohémien, c'est un oiseau. Il n'a pas de maison; mais ni l'ennui, ni le chagrin ne pénètrent jamais sous sa tente, que le vent emporte et déplace au gré

de sa fantaisie. Il a la paresse du lézard, et, comme le frileux reptile, aime à se réchauffer le long des vieux murs, aux rayons du soleil... Un jour, voilà tout son avenir; jamais le souci du lendemain n'a préoccupé sa cervelle. On le voit sans cesse alerte, dispos et souriant. Il est poète parfois, spirituel souvent, philosophe toujours. Un rien l'habille; la toile d'un matelas, ou bien un de ces carriks dont Bilboquet se drape comme dans un manteau royal. Sa gourmandise est moins exigeante que la sobriété même, et si le vin est trop cher, la fontaine voisine remplit son gobelet d'étain. Enfin, sa misère ne repousse ni la gaieté, ni le bonheur; et l'amour aime à fleurir le pauvre grabat de Colombine.

Le saltimbanque est un type adorable; jamais le crayon de Callot n'a rien créé de plus original et de plus réjouissant. Les uns sont longs, pâles, dégingandés; les autres, courts, épais et rougeauds. Ceux-ci se distinguent par une physiologie douceuse et ingénue; ceux-là par une mine aventureuse et effrontée. Mais tous ont un cachet étrange et drolatique. Aussi, je ne saurais dire à quel point je les cherche, je les admire et je les aime, ces pauvres enfants du hasard!

Pas une fête, pas une kermesse, pas une foire ne vient camper dans mon voisinage sans que je sois le premier, le plus empressé des amateurs, ou des badauds, si vous l'aimez mieux. Ce fut donc avec une joie d'enfant que je vis arriver le mois d'août 1845, car nous étions à la Saint-Louis, et j'habitais Versailles cet été-là; Versailles, la splendide ville de nos rois, qui célèbre en cet anniversaire, et tout à la fois probablement, Louis le Grand, son fondateur, Louis le Saint, son divin patron.

Dès le premier jour, je sortis à la tombée de la nuit, je traversai la place d'armes, et je fus bientôt aux premiers arbres de la large avenue de Sceaux. Quel coup d'œil!... Le ciel lui-même semblait être de la fête tant il se montrait lumineux et brillant. On eût dit que la lune et que les étoiles écartaient le feuillage des hauts marronniers pour mieux voir ce qui allait se passer ce soir-là... L'avenue resplendissait presque aussi constellée que le ciel, et quelque Arago flâneur eût pu faire un cours complet d'astronomie terrestre. Ce n'était que lampions, quinquets, chandelles, lanternes aux mille couleurs... Voilà le tableau quant à la lumière; pour le bruit, ma foi, c'est bien autre chose encore.

Figurez-vous... Mais non, c'est impossible à décrire... Figurez-vous un vacarme... un tintamarre... un charivari... immense, multiple, as-

sourdissant!... Les cris des marchands; les voix et les pas des flâneurs; les orchestres des bals et des spectacles, mille instruments, mille vociférations. Eh bien! vous n'y êtes pas encore, et le concert est incomplet. N'y avait-il pas cent parties qui brodaient sur ce thème sans pareil? Le piston chantait, la clarinette de l'aveugle sifflait, la grosse caisse tonnait, les cymbales grinçaient, la friture glapissait... Et puis les pétards, les pistolets, les chiens, les mirlitons!... tout cela s'harmoniait et montait vers le ciel étoilé et retentissant... C'était à rendre muet le fracas des batailles, les trompettes du jugement dernier, les festivals de Berlioz...

Il y avait encore un spectacle aussi curieux à lui seul que tout le reste ensemble; la foule!... La large avenue ressemblait à une mer moutonneuse et clapotante... Oui, l'Océan seul peut donner une idée de cette multitude de têtes, de bonnets, de capotes, de chapeaux, de casquettes. Et tout cela ondulait, fourmillait, grouillait!... Si quelque oiseau effrayé eût laissé tomber une de ses plumes, en s'envolant de son nid, elle n'aurait certes pas touché le pavé ce soir-là.

J'étais au beau milieu de la cohue; on me bousculait, on me marchait sur les pieds, on me montait sur le dos, n'importe, je trouvais tout cela charmant.

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

## PALAIS DE L'ALCAZAR.

Nous sommes en retard avec cet établissement. Pourtant, depuis la réouverture des fêtes dansantes, il réunit chaque dimanche une société nombreuse qui vient y chercher ce qu'elle est bien certaine d'y trouver, le plaisir et la gaieté.

La direction ne néglige rien pour répondre à l'empressement du public; elle vient de faire restaurer la riche décoration de la salle, qui maintenant est aussi coquette qu'à ses premiers jours.

Nous ne dirons rien de l'orchestre. Nous ne pourrions que répéter les éloges que nous lui avons déjà décernés si souvent pour la manière dont il exécute les compositions dansantes des meilleurs maîtres du genre.

F. BOILY.

Le mot de la Charade insérée dans le dernier numéro est: *Balawy* (*Bal-eau-riz*).

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.